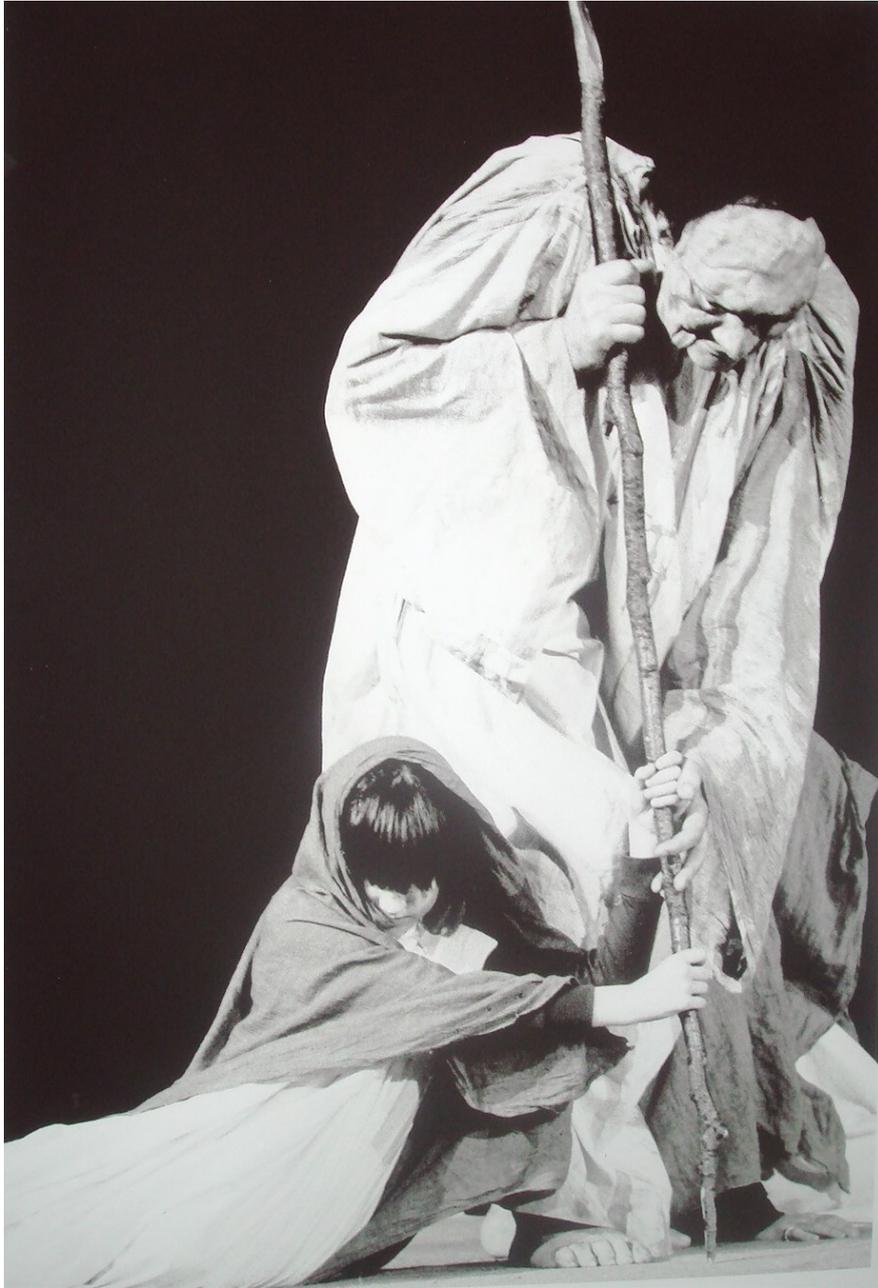


# *Le Réprouvé*

(première section du recueil)

Traduit du grec par Ingrid Auriol



**Tassos Galatis**

## Brève présentation

La famille de Tassos Galatis est originaire d'un village du Péloponnèse, non loin d'Olympie, mais c'est en Attique, à Kalograiza modeste bourgade vouée à l'exploitation de mines de lignite et, naguère, grand centre de l'industrie textile grecque, qu'il a grandi.

Le poète est né en décembre 1935, à Argostoli, sur l'île de Képhalonia. Dix-neuf cent trente-cinq c'est, comme il le dit lui-même, deux ans avant le massacre de Guernica, et cela signifie qu'aucun des tourments du siècle passé, le vingtième siècle : guerre d'Espagne, guerre civile grecque, dictatures, second conflit mondial ne le laissent indifférent. Car le destin de la Grèce a part liée avec l'effondrement de l'Europe tout comme, aujourd'hui, avec les grands soubresauts planétaires.

Tassos a commencé à publier dans les années soixante et repris ses publications, après une interruption significative, dans les années quatre-vingt. A ce jour ont paru plus d'une douzaine de recueils. Remarquée et appréciée par les plus sûrs connaisseurs, les poètes surtout, et notamment par Odysseus Elytis, la poésie de Tassos Galatis attire à elle un public de plus en plus large. En témoigne notamment le Prix national hellénique qui lui a été décerné pour son recueil, paru en 2006 chez Gavrilidis : *Va-nu-pieds et frondeurs*. Diverses traductions de sa poésie se font jour en allemand, en anglais, en espagnol et désormais en français.

Tassos Galatis a étudié les Lettres Classiques et longtemps enseigné dans les collèges et lycées tant en Grèce qu'à l'étranger, particulièrement en Egypte. Il a voyagé dans toute la Méditerranée. Sa connaissance raffinée du français l'a naturellement porté vers la poésie française classique et contemporaine qu'il n'a eu de cesse de se procurer, tout un temps, dans les librairies les mieux fournies du Caire puis à Paris, à l'occasion de voyages. Aussi Tassos peut-il à l'impromptu citer de mémoire Valéry et Pierre Jean Jouve ou réciter de larges extraits de *Du mouvement et de l'immobilité de Douve* d'Yves Bonnefoy.

La soif de voix novatrices n'est jamais inconditionnelle chez Tassos Galatis. En bon philologue, il demeure sensible avant tout aux penseurs antiques, aux poètes tragiques, à la poésie lyrique des Grecs et à l'écho qui s'en fait entendre dans la poésie des latins et chez les poètes de la modernité. Sa langue, qui recueille maintes strates de l'hellénisme, bien que savante, n'est pas une simple affaire d'érudits : elle n'omet pas les ressources du parler populaire.

Partout l'humanité compte plus de morts que de vivants, et en Grèce plus qu'ailleurs, pour ceux qui, le voulant ne le voulant pas, restent les arrières neveux du lignage d'Homère, de Sophocle, de Platon, chaque nom de rue, chaque once de terre, chaque pierre abrite et laisse affleurer avec simplicité dans le chaos bigarré du présent, la rémanence des anciens mythes, ces abominations où dieux et mortels s'affrontent sans merci. La singularité de Tassos tient à la manière dont, poétiquement, il ne cesse de lier le passé à sa destinée propre, à notre époque dévastée. On sent ici que le présent est jonché des cadavres de la catastrophe de Smyrne ; il ne peut être question de méconnaître les souffrances de l'occupation allemande et celles de la guerre civile. On pressent la juste colère du poète à l'endroit de la vulgarité, de l'enrichissement tapageur, de la laideur, des ravages de l'exploitation industrielle sans frein.

Les grandes figures auxquelles Tassos Galatis cède la parole ou qu'il évoque et invoque en un singulier recueil intitulé *Lumière du monde* (publié à Athènes, chez Lalou Hydôr, en 2013) : Œdipe, Créon, Jésus, Lazare, Judas, Antigone, Térence l'Africain, ou Colocotronis,

le héros par excellence de la guerre d'indépendance, côtoient dans ses vers des contemporains : parents, amis, inconnus, bref une foule d'anonymes. Certaines de ces figures sont comme des hétéronymes du poète, autant dire de nous tous. Car c'est moyennant ces intercesseurs universels, que la détresse de notre humaine condition s'entrelace avec la destinée singulière de chacun de nous. A travers eux, le poète incite à considérer notre commune humanité avec bienveillance, avec compassion, voire avec tendresse.

Autant d'hétéronymes, autant de portraits du poète, et c'est pourquoi, peut-être, lisant Tassos Galatis, nul ne peut s'empêcher de songer à Hölderlin, tant la journée humaine, en sa proximité avec le divin et avec la bienheureuse nature, est ici menacée de péril.

C'est avant tout la figure tutélaire d'Œdipe qui, encore et toujours, hante le recueil dont je livre un avant goût ici : *Le réprouvé*, (Athènes, Lalon Hydôr, 2005). Par leur évocation du sort d'Œdipe, ces poèmes, transfigurant le malheur, hissent le quotidien d'aujourd'hui, l'ordinaire ou le bien connu, souvent si peu reconnu, à la hauteur du mythe, parvenant en ce lieu où ce fond des âges ne cesse de nous habiter, agissant en nous et sur nous, même si c'est à notre insu.

Le plus souvent, nous n'entendons et ne voyons que ce qui, instamment, nous regarde. Un poète contemporain, même si c'est quelque peu un aîné, est une sorte de double dont la voix nous traverse. Au traducteur, hôte de cette voix, il appartient d'accepter d'en devenir un temps l'otage, pour verser les paroles nées en l'autre langue au crédit de sa langue natale. Cette transmutation ne peut s'opérer sans affinité majeure.

Je suis heureuse de pouvoir confier à présent cette traduction d'un fragment, à mes yeux révélateur, de l'œuvre de Tassos, à « Parolesdesjours ».

Œdipe, l'estropié, poursuit son chemin.

Ingrid Auriol  
Poitiers, mars 2017

## Labdacides

Les Tudors dissimulent leurs crimes sous les Roses  
 les Bourbons sous les Lys, les Atrides eux  
 ce sont leurs festins anthropophages  
 qu'ils gardent en d'imprenables forteresses  
 flanquées de lions.

Dans notre lignage comme en tous,  
 jamais l'horreur n'a connu de répit  
 mais ni roses, ni lys ne masquent nos crimes.

En ce lignage, en de lointains carrefours,  
 quels que soient tes errements  
     il y aura toujours un chemin pour te reconduire  
 aux gorges du Cithéron, au nourrisson que tu fus  
 inondant l'horreur de ses lugubres pleurs

toujours il y aura un vieil homme exilé, aveugle  
 pour écouter, attentif, depuis la rive  
 les rossignols du Céphise

En notre lignage  
 la peste n'a point contaminé les rossignols.

## Notre lignage

Tous sont au courant, tous désirent parler de notre lignage  
même si d'habitude ils feignent d'exécrer  
nos travaux et nos jours :  
même s'ils regardent ailleurs, bouche cousue  
jusqu'à n'y plus tenir, et éclater en imprécations,  
crachent de dégoût  
se signent, vite fait,  
au moindre prétexte  
ne cessent de raconter à la moindre occasion  
avec une satisfaction manifeste, un plaisir indicible  
à grands renforts de sous-entendus indécents  
que Laïos séduisit le jeune fils de Pélops  
et puis le meurtre au carrefour des trois routes,  
le lit incestueux,  
ils manquent de parvenir à l'orgasme  
en racontant qu'Œdipe s'arracha les yeux  
et que l'indigne Jocaste se pendit.

Parfois ils se font généreux  
manifestent de la compassion,  
ils nous accordent leur pardon  
hochant la tête avec complaisance  
en évoquant les tortueux sentiers de la destinée  
mais aucun d'eux n'avouerait  
— la terre dût-elle l'engloutir —  
qu'au fond ils jalourent nos souffrances  
et les partagent  
et plus ils s'en cachent,  
plus leurs plaies s'enveniment.

C'est pour cela que la peste n'a pas de fin  
ils le savent et ne le savent que trop :  
tous, jusqu'à l'os, autant qu'il sont  
appartiennent à notre lignage  
de Labdacides.

## Du côté de Thèbes

Qui ne se rappelle, qui n'a en mémoire  
ces instants insignes pour notre lignage  
la rencontre meurtrière au carrefour des trois routes,  
Œdipe montant sur le trône de Cadmos  
les oracles effrénés de Tirésias  
les irrévocables décrets de Créon  
les atteintes récurrentes de la peste ?

Nul ne songe pourtant  
qu'ici du côté de Thèbes  
sans même soupçonner  
leur ascendance incestueuse,  
sans se préoccuper de leur extraction royale  
il y avait quatre jeunes enfants  
– Antigone et Ismène jouant les éternelles mamans  
en dorlotant leurs poupons d'argile  
– Étéocle et Polynice imitant les grands guerriers  
en croisant leurs boucliers de jonc et d'osier,  
tous quatre pataugeant dans les eaux du Dircé  
sous la brûlante chaleur de l'été.

Nul ne songe que, depuis très loin,  
— pour ainsi dire depuis le commencement du monde —  
à nos oreilles, par les nuits d'insomnie, parvenait  
la funèbre plainte d'un garçon abandonné  
dans les gorges du Cithéron.

A présent que la poussière tumultueuse  
de l'histoire est retombée à terre  
ces modestes événements  
font la gloire de notre lignage  
ils nous ont affermis  
aussi n'avons-nous pas fléchi  
durant les années de Peste.

## La cendre

Elles ont fané les roses des Tudors  
les lys des Bourbons ont flétri  
les Atrides, muets, ont cessé de rugir  
les rossignols se sont tus  
Colone à présent, n'est que cendres.

Le monde a oublié les Atrides  
il va son chemin sans les Tudors,  
les Bourbons ? la guillotine les a moissonnés.

Mais comment vivre sans roses, sans lys  
comment continuer à respirer  
sans les Crocus et les Narcisses du Céphise ?

Se peut-il que notre souche soit à jamais oubliée  
et que les pleurs d'un enfant nouveau né  
aient cessé de retentir dans les gorges du Cithéron ?

## Tapage et fracas

Départs et arrivées d'autobus,  
chansons braillardes,  
annonces tonitruantes : modifications d'horaires,  
le va et vient habituel des gares,  
blagues de collégiens turbulents.

Quant à moi, j'ai pris la route qui monte  
me voici au dehors aux Portes d'Electre  
si j'en crois, à droite et à gauche sur la route asphaltée,  
la trace de la fondation de ses tours.

C'est ici que se tenait embusqué  
avec ceux de son camp,  
le plus présomptueux des Sept chefs,  
celui qui se vantait  
— quelle que fût la volonté des dieux —  
de faire disparaître la souche de Cadmos,  
celui que Zeus lui-même foudroya  
et précipita des remparts  
avant qu'il n'ait fini de s'en prévaloir !

Absorbé à l'emplacement des Portes d'Electre,  
j'essaie d'imaginer la morgue de ce chef,  
d'entendre le cliquetis des armes, le tumulte des chars,  
le hennissement des chevaux, le tapage et le fracas,  
fracas contre les Portes des boucliers de bronze.

Ainsi ce monde aura toujours été  
d'un tumulte assourdissant,  
— vrombissement des autobus et chansons braillées  
ou arrogance de chef Capanée —  
toujours et partout : tapage, fracas !

Je me bouche les oreilles  
et franchis les portes d'Electre  
je vais vers les ruines du palais de Cadmos  
tentant d'atteindre, ne serait-ce qu'un peu,  
leur serein silence  
tandis que les chansons braillardes battent leur plein,  
ignorant, obstinées, Zeus et sa foudre  
autant que, pour sûr, le chauffeur de taxi  
qui klaxonne à tout va en dispensant  
insultes et blasphèmes  
tandis que je traverse la rue, sourd à tout cela,  
absorbé en mes pensées.

Dorénavant j'entrerais toujours dans Thèbes  
en franchissant les Portes d'Electre.

## L'autre Cadmos

La maison de Cadmos ce ne fut pas uniquement  
l'asile d'un parricide,  
le refuge secret d'un sacrilège incestueux,  
ni les seules malédictions de Tirésias,  
les oracles implacables qui, de loin en loin,  
provenaient de Delphes,  
ou encore le nid où couvait le crime fratricide.

Le palais de Cadmos ce fut probablement  
d'autres choses moins tonitruantes  
plus insignifiantes, voire plus familières,  
comme le simple vase empli d'huile parfumée  
dont Etéocle et Polynice se servaient pour s'enduire  
le dos et la poitrine avant de pénétrer la palestres,  
quelque aryballe ou quelque lécythe  
oublié au coin d'une salle,  
et qui fût resté là, pour, de siècle en siècle,  
adoucir la violence de l'histoire.

Ces osselets aussi peut-être, piètres pièces d'un jeu  
ayant appartenu à un esclave  
éparpillées dans un tas d'ordures,  
ou le petit peigne en ivoire d'Ismène,  
ou encore les deux pierres propres à tendre les fils  
du métier à tisser d'Antigone  
du temps où elle préparait  
le vêtement de son mariage,  
lequel n'advint jamais.

Ou quelque chose de plus tendre encore :  
la tablette d'argile ornée de palmiers élégants  
où, en autant de vers délicats,  
Antigone fait l'aveu de son amour pour Hémon.

Je vois Jocaste inquiète arpenter  
le péristyle orné de griffons  
la tablette cachée sous ses vêtements de pourpre  
en son coffret de nacre,  
elle se demande si elle doit parler à Œdipe  
ou bien garder scellé le secret.

La maison de Cadmos ce fut tout ceci  
ou rien de tout ceci  
et simplement un très ancien prétexte  
pour que s'écrive, que s'écrive encore le poème,  
les pestes, les crimes, l'impureté  
selon les décrets de l'histoire jusqu'à la fin des temps.

## Les générations

Les générations, elles toutes...

Combien de générations,  
combien de pestes aura-t-il fallu  
depuis le très lointain Agénor, père de Cadmos,  
jusqu'à Labdakos, Polydore et puis Laïos  
pour que, dans les gorges du Cithéron,  
retentisse ma plainte funèbre ?

Combien de générations, combien de pestes  
pour qu'à mes pieds mes cicatrices s'enveniment  
plérôme du temps de l'effroi  
au milieu des brumes du Cithéron ?

Tant de générations, tant de pestes !

## **Au temple du dieu thrace**

Par train ou autobus va-t'en à Thèbes  
 mets pied à terre en franchissant les Portes d'Electre  
 où gisent les souches du palais de Cadmos  
 marche ensuite vers le Temple du dieu thrace,  
 arrachant aux entrailles de ta mémoire  
 toute l'histoire :

l'insensibilité de Laïos, les complots de Créon,  
 les ambitions meurtrières d'Etéocle et de Polynice,  
 va vers le temple de Caviorio  
 sans craindre de souiller tes sandales  
 dans la boue des champs de coton,  
 pèlerin anonyme d'obscures déités terriennes  
 blesse tendrement tes mains aux ronciers de mûres  
 qui, de leur ronde sans merci, enserrent le théâtre  
 ensuite cherche, cherche parmi  
 les tessons brisés dessous les oliviers  
 genoux à terre, plonge tes mains dans la glaise  
 peut-être alors qu'il te sera accordé  
 d'être lavé des embûches de l'histoire  
 avec les tessons ébréchés,  
 le ventre d'un vase à parfum,  
 voire avec quelque belette,  
 venue depuis l'érable,  
 et impatiente de te voir déguerpir.

## Les bêtes sauvages

Le premier de tes devoirs est de parvenir  
aussi vite que possible à Thèbes  
dès à présent, quel qu'en soit le jour,  
quel que soit le carrefour  
où tu en viennes à t'égarer  
au cours de ta vie  
tu parviendras à Thèbes un beau matin,  
tu jetteras le couteau meurtrier  
dans les eaux du Dircé ou de l'Isménos  
et d'un pas assuré, seul ou non,  
tu monteras la côte qui mène au Palais de Cadmos.

Ainsi, revêtu de pourpre,  
ta plainte sera sûrement jugée digne  
de se mêler par une nuit de peste  
à la plainte d'un enfant nouveau né  
dans les gorges du Cithéron,  
ainsi tu te joindras aux bêtes sauvages  
aux petites bêtes, tes frères et soeurs, les seuls  
dans les rigueurs du Cithéron.

## La tragédie

Grenadiers, arbousiers sur le mont Cithéron  
dans le parterre du jardin le milan fait sa parade  
en ce plein midi les cigales sont ivres  
les belettes lorgnent quelque jeune serpent  
dans le courant

Non loin, un peu plus haut, là où, dans les bruyères,  
les lézards font la chasse aux vermisseaux  
parmi lauriers roses et chênes verts,  
il suffit des pleurs d'un enfant abandonné  
pour que, soudain, retentissent  
les inflexibles clameurs de l'histoire  
— lits incestueux, pestes, famines, exils —

Il suffit des pleurs d'un enfant  
pour que la tragédie  
                                  jusqu'à la fin des temps  
ait à dire son mot.

## Curriculum vitae

Une obscure friche du Cithéron m'a vu naître,  
mépris et médisance furent mon pain quotidien,  
à présent les rossignols du Céphise  
me gardent en leur silence souverain.

Enfant j'aimais à résoudre devinettes et énigmes,  
quand je devins adulte les oracles sur moi  
exercèrent leur ascendant  
si bien que j'ai voulu, tout un temps,  
soigner les pestilences du monde.

Je n'ai point réussi  
— soit que, lâchant les rênes,  
je fusse précipité dans un abîme  
au carrefour de trois routes,  
— soit que, depuis le commencement,  
en vertu d'un invisible dessein,  
la peste n'ait dû triompher pour toujours.

## Les stigmates

Laissez-moi retourner vers le Cithéron  
auprès des loups, des fouines, des serpents,  
qui léchèrent le sang  
de mes pieds percés par le fer  
à l'ombre des broussailles, en ses nuits aérées  
qui bercèrent mes pleurs d'enfant nouveau né.

Laissez-moi me mêler à nouveau  
aux animaux sauvages  
redevenir et demeurer une bête  
que plus jamais ni Thèbes, ni Corinthe  
ne raille mes hideuses cicatrices

Laissez-moi, je veux être seul  
avec mes stigmates.

## C'est lui...

« Qu'est-ce qu'il fait là celui-là  
avec ses cicatrices aux pieds ? »  
disaient-ils à la palestres  
en me montrant du doigt avec mépris

« C'est lui qui se badigeonne  
pour dissimuler ses cicatrices  
recouvre de blancs baumes barbares  
les flétrissures de la folie ;  
c'est lui qui joue à l'aède en vociférant  
persuadé de vaticiner les oracles d'Apollon  
et les énigmes d'une Chienne»  
murmuraient-ils à la taverne.

« Le monstre, la souillure c'est lui »  
hurlait Tirésias furieux  
et les vieillards menaçants,  
levaient contre moi leurs bâtons.

Il n'a pas sa place ici celui-là,  
les partisans de Créon en ont décidé ainsi.

## Le Réprouvé

Mérope, depuis un certain temps,  
m'observe, attentive, inquiète,  
bien souvent, son regard fixe mes pieds  
après quoi, la voici qui brûle de l'encens  
puis m'arrose du myrrhe sacré de Corinthe,  
mais c'est surtout Polybe qui me tourmente  
avec ses soupçons insidieux, ses questions :

« Que cherches-tu, que désires-tu,  
pourquoi vagabonder ainsi sans cesse  
d'une mer à l'autre, à marcher  
depuis le port de Corinthe  
jusqu'à Kéchriès en Eubée,  
que veux-tu donc ? »

Moi je ne répons mot,  
que dire et comment,  
quelles raisons alléguer ?  
puisqu'à présent ce n'est même plus dans mon dos  
mais en pleine figure qu'on me lance :  
bâtard, fils maudit, réprouvé.

## Les devinettes

Quand par les soirs d'été  
peu après le couchant  
une à une s'allumaient les lumières  
perchés sur un muret, garçons et filles  
en venaient aux devinettes.

Ainsi, insensiblement, commençait  
mon initiation aux mystères à venir  
ceux qui allaient transformer ma vie entière  
en sombre, en insondable énigme.

Par ailleurs, mes pieds portaient  
la marque indélébile du fer  
et quand on me demandait avec une feinte ingénuité,  
qui était le père des enfants de Zébédée,  
quelle était la couleur du cheval blanc,  
ou qui est ce prêtre, de noir vêtu,  
tout là-haut, incorporel tel un fantôme,  
—songeant à la fumée —  
et qu'il me fallait répondre aussitôt,  
un vague trouble m'agitait :  
soudain il me semblait  
qu'il n'était pas question des enfants de Zébédée,  
ni de la couleur du cheval ou du prêtre évanescent,  
mais en vérité plutôt de mes pieds blessés,  
on voulait savoir comment mes parents  
les avaient soignés,  
si toutefois j'avais bien des parents.

## Fourchelangue

Mais ce qui m'enchantait le plus c'était  
 les jeux de prononciation, jeux de fourchelangue,  
 le baragouin bizarre des gens de l'Aulide,  
 celui de mes sujets ou de Tirésias,  
 sortes de devinettes là encore  
 et qui, de surcroît, aiguïsent la faculté  
 de saisir les demi-mots :  
 « sache chasser, chose aisée, ce chat sauvage  
 dessous ces couches de sauge ;  
 pierre blanche plus blanche encore au soleil blanchie,  
 quel assaut de clarté, quel éclat cristallin,  
 plus candide encore que neigeuse candeur  
 dessus l'immense cime du Cithéron ! »

Ces prouesses sonores m'en imposaient,  
 A quoi bon tant d'assonances  
 étourdissantes, de répétitions  
 de redoublements inopinés  
 débités toujours plus vite ?

A quoi bon ces murmures maugrés  
 derrière mon dos, autour de moi  
 dans la rue, dans le palais,  
 et pour finir les calomnies  
 que deux rustres,  
 deux bergers des bercails du Cithéron de surcroît,  
 eurent l'audace de me flanquer en pleine figure ?

## Conseils

Fais attention mon enfant,  
tu les connais ces gens de Corinthe  
va savoir ce qu'ils peuvent mijoter  
disait Mérope en me chaussant,  
tâchant de cacher mes cicatrices  
dans mes sandales de cuir pourpres.

Viens près de moi  
mets ta tête sur mes genoux  
tu les connais les Thébains,  
tu sais ce qu'ils peuvent échafauder  
va donc boire l'eau de la fontaine Dircé  
n'en tiens pas compte, ne les écoute pas  
me dit à présent Jocaste.

Quant à moi je ne sais plus qui me parle  
Est-ce Mérope, est-ce Jocaste ?  
Je ne sais plus qu'une seule chose  
à Corinthe ou à Thèbes  
ce sont les mêmes cicatrices  
qui, aux yeux des Thébains,  
comme aux yeux des Corinthiens  
m'accusent.

## L'Autre

Au début quand j'ai commencé à remarquer mes cicatrices,  
elles ne m'ont guère inquiété  
d'autant qu'à la course, j'arrivais rarement second,  
l'emportant souvent sur la plupart  
de mes compagnons,  
tant pour le fond que pour la vitesse.

Mais dès que j'eus grandi  
et que mes cicatrices, au lieu de guérir,  
s'envenimèrent, profondes, ineffaçables  
je compris que je n'y échapperai pas,  
que je serai tout bientôt dans le viseur.

Ainsi peu à peu je devins l'Autre,  
Je n'étais plus le fils de Polybe et de Mérope,  
dorénavant je ne pouvais plus  
déambuler nonchalamment dans Corinthe  
ou plonger comme tous les autres enfants  
dans la fontaine de Pyrène.

J'étais l'Autre, Œdipe, l'estropié,  
et il en serait ainsi jusqu'à la fin,  
un estropié, même au royaume des aveugles.

## Le choix

Combien dans leur veille ou dans leur sommeil,  
ont rêvé d'atteindre Corinthe  
de flâner en ses ports turbulents,  
de boire jusqu'à l'ivresse en ses fameuses tavernes.

Combien en rêve ont formé le vœu secret  
de serrer entre leur bras  
— ne serait-ce qu'une nuit —  
ses célèbres courtisanes, les Phrynées, les Laïs  
et, tels des esclaves, de porter sans rechigner  
les vases étroits contenant le narcisse  
et le jasmin des amants.

Combien, poursuivis par la destinée,  
n'ont rien tant désiré que trouver refuge à Corinthe,  
en guise de dernier havre, pour se rafraîchir  
aux fontaines de Pyrène,  
et exhaler leur dernier souffle en ce lieu !

Moi seul, fils unique de Polybe et de Mérope,  
ayant choisi les chemins  
de la perdition et de la peste,  
j'ai préféré les énigmes, les bifurcations,  
la cécité, le déshonneur même.

Peut-être parce qu'ainsi, en dépit d'Apollon,  
en dépit de la démence sénile de Tirésias,  
et de l'insensibilité de Créon,  
au seuil de rendre l'âme,  
il me serait accordé d'entendre,  
les rossignols du Céphise.

## La fuite

Je veux partir, je suis déjà ailleurs, je suis parti,  
à Polybe et à Mérope j'ai dit :  
je veux voyager jusqu'aux confins de la terre,  
être en communion avec les desseins  
des dieux et des hommes,  
élucider l'énigme obscure de mes cicatrices.

Corinthe ne me contient plus,  
ses châteaux, ses remparts  
n'apaisent point ma terreur  
pas plus que ne la calme  
le tendre giron de mon père, de ma mère.

Je veux être lucide  
venir à bout de ces éternels présages  
je veux pour finir me réconcilier  
avec mes affreuses cicatrices.

## Adolescent

Tu demandes qui est cet adolescent  
aux noirs cheveux en broussaille,  
ce qu'il cherche au sortir de Corinthe

Sa chevelure indomptée t'a enjôlé,  
pas facile de décider  
s'il est d'extraction royale ou fils de mercenaire  
si, derrière lui, il laisse une pauvre cabane ou un palais.

Tu regardes sa chevelure indomptée,  
et ne parviens pas  
à pencher la tête pour voir  
les immondes cicatrices.

intolérable pour toi d'imaginer  
le fer transperçant ses pieds  
et les pleurs pitoyables de l'enfant  
dans les gorges désertes du Cithéron.

## Le sursis

Tu demandes également où parviendra,  
au terme de sa marche esseulée, l'enfant rebelle  
qui, si tôt, eut l'audace de quitter  
le tendre nid de ses pères.

Pourtant si innombrables que soient les montagnes  
sa destination n'est jamais très éloignée  
pas plus d'ailleurs, que la distance  
qui sépare Corinthe de Thèbes.

Quel délai lui est imparti  
avant d'entendre  
l'effroyable oracle d'Apollon,  
avant d'être aspergé de sang  
au carrefour de trois routes ?  
Quel sursis lui est accordé encore  
pour que de roi, tyran et sauveur  
il soit changé — en rebut ?

Combien de temps faut-il pour qu'un homme  
— vieux et aveugle de surcroît—  
arpenne la route qui va de Thèbes à Athènes ?

## Colone

Qui est ce vieillard voûté qui d'un pas traînant  
dans le lit rocailleux d'une invisible rivière  
cherche à entendre les rossignols du Céphise ?

C'est l'adolescent rebelle aux cheveux indomptés,  
l'homme qui endura les années de peste,  
les sombres prophéties de Tirésias,  
le mépris, le déshonneur,  
l'inflexible décret de Créon,  
c'est le maître des oracles, des énigmes et des souillures.

Vois comme flottent au vent  
derrière sa barbe blanche  
ses noirs cheveux indomptés et brillants  
penche-toi avec piété pour essuyer  
la poussière qui, sur ses pieds, recouvre  
les anciennes blessures.

Ses orbites vides ne contiennent pas seulement  
l'itinéraire qui va de Corinthe jusqu'à Athènes,  
elles contiennent le monde entier et ta jeunesse aussi.

## Le sens

Toi, tu insistes et demandes  
 le sens de l'histoire,  
 pourquoi un adolescent à peine sorti de l'enfance  
 avec la goutte de lait au bord du nez  
 en vient à renier père et mère  
 et, sans même se retourner,  
 quittant Corinthe aux vastes rives,  
 ses ports verdoyants, ses courtisanes,  
 va tenter sa chance en terre étrangère  
 tandis que sur lui, le nœud coulant  
 des montagnes se resserre.

Pourquoi la peste n'a-t-elle de cesse d'enrichir  
 les sombres contrées de l'Hadès  
 avec une foule de peuples,  
 pourquoi faut-il que s'écroulent  
 les imprenables forteresses de Cadmos ?

Moi, je te le dis  
 si un vieillard pourchassé et aveugle  
 parvient à entendre un jour les rossignols de Colone,  
 si les narcisses et les crocus du Céphise  
 lui procurent quelque fraîcheur,  
 alors peut-être tu trouveras moyen  
 de démêler l'écheveau...

du sens se fera jour.

## La triple voie des astres

Est-ce l'emballement des chevaux,  
mon arrogance et ma jeunesse  
disposées à toutes les impertinences,  
ou bien mon esprit imprégné d'oracles,  
seraient-ce les énigmes et les souillures,  
ou bien ma destinée ?

Quand j'ai vu le sang répandu au carrefour  
faire le tour de Thèbes tel un torrent,  
entrer dans la maison de Cadmos,  
rougir le palais et son trône,  
tant d'années noyées dans le sang  
alors j'en ai pris mon parti.

Non, ce ne sont pas les desseins divins  
qui gouvernent nos jours  
que le soleil dessèche et évente  
telle l'herbe du Cithéron consumée par l'été

mais le sang, lui seul.

## Dévider le fil

J'étais le fils chéri, le fils unique  
de Polybe et de Mérope,  
rejeton de Corinthe admiré de tous...  
A présent —comment cela s'est-il fait ? —  
Me voici, tombé bien bas, Labdacide déchu :  
miasme, souillure, avorton de Laïos et de Jocaste.  
Nul ne pourra démêler cet écheveau,  
ni Apollon avec ses lauriers oraculaires,  
ni Tirésias avec ses sacrifices,  
ni surtout Créon avec son goût de l'ordre, bien sûr.

Le sang seul, le sang qui crie  
au carrefour des trois routes  
te permettra d'attraper le fil par le bon bout,  
des bêtes sauvages peut-être  
quelque nuit, viendront se lover en ta mémoire,  
le vagissement d'un garçon peut-être  
dans les gorges du Cithéron  
voudra apaiser ton sommeil et tes ans.

## Tirésias

Je hais Tirésias,  
il n'est plus le serein vieillard  
dont je baisais la main avec piété.

Partout il ne voit qu'horreurs,  
les pépiement d'hirondelles,  
les cri des mouettes, les jeux d'ombres du feuillage,  
les battements d'ailes et les chants d'oiseaux,  
les voici remplis de lits incestueux,  
de souillures et de meurtres.

Il est trop vieux  
pour comprendre mon départ  
et que j'ai laissé derrière moi la tendresse  
de Polybe et de Mérope  
sa cécité l'empêche de voir  
le sang qui a coulé au carrefour des trois routes  
ses oreilles se sont jouées de lui  
comment eût-il pu entendre  
les pleurs d'un enfant dans les gorges du Cithéron ?

## L'oracle

Ecoute les battements de mon cœur  
ici sur mon flanc gauche, un peu plus haut  
ma poitrine se fait le sombre écho  
des oracles et des énigmes sans fond.

Penche-toi sur mon sein,  
colles-y doucement l'oreille  
là réside l'oracle de la Pythonisse,  
arrose ta face de mes larmes :  
c'est la fontaine delphique,  
l'eau de Castalie.

Ecoute les battements de mon cœur,  
vois comme les bêtes sauvages  
au fond des épaisses broussailles du Cithéron  
se sont adoucies en entendant mes pleurs.

## Apollon

Je n'accuse point l'oracle  
ni les tortueuses prédictions des prêtres,  
je ne blâme point Tirésias  
avec sa prétention d'extirper le mal  
jusqu'à la racine.

C'est Apollon que je dénonce,  
lui seul est responsable  
lui qui, insistant avec une curiosité perverse,  
lorgna ver les meurtres qui advinrent au carrefour,  
vers les lits incestueux  
et alimenta de son lumineux soleil  
les pestes continuelles.

Ainsi moi, l'illustre Œdipe  
je vais abolir sa Lumière  
mes yeux ne reverront plus  
les miasmes qu'Elle a nourris et moissonnés.

Le dieu, je vais l'abolir.

**Tassos Galatis**

